DISSERTATION

N° 200.

SUR

L'HYPOCHONDRIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 juillet 1819, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR MARIE-JOSEPH BROUILLIAUD, de Soissons,

Département de l'Aisne;

Elève de l'école pratique.

Un point du système muqueux étant irrité, enflammé, agacé d'une manière quelconque, toutes les forces vitales peuvent entrer isolément en action dans les autres systèmes. BICHAT, *Anat. générale*, t. 4.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

D'UN PÈRE TENDREMENT CHÉRI.

Souvenirs et regrets éternels.

A MA MÈRE.

C'est à vous, ma meilleure amie, c'est à votre cœur toujours généreux que je dois l'honorable titre que je vais acquérir. Puisse ce faible hommage que je me plais à vous rendre vous prouver ma reconnaissance infinie, et vous assurer que je conserverai toute ma vie le souvenir de ce qu'a fait pour moi la plus tendre des mères !

A MONSIEUR MISSA,

Docteur en médecine; Médecin de l'hôpital et des prisons de Soissons, des épidémies du département de l'Aisne ; Membre du jury médical du même département, et de la Société de médecine de Paris.

En vous dédiant cet opuscule, je ne fais que suivre l'impulsion de mon cœur, et rendre ma reconnaissance publique. Je désire qu'il vous satisfasse pleinement, et qu'il puisse me faire avouer pour votre élève.

J. M. BROUILLIAUD.

DISSERTATION

SUR

L'HYPOCHONDRIE.

La maladie appelée *hypocondrie*, ou mieux *hypochondrie*, substantif féminin, de la préposition grecque ὑπὸ, *sous*, et de χονδρος, *cartilage*, a reçu ce nom de sa cause, qui existe dans les hypochondres et dans certains viscères de l'abdomen.

L'hypochondrie a été connue dès l'enfance de l'art. On la trouve décrite dans *Hippocrate*, *Arétée*, *Celse*, *Galien*, *Mercurialis*, *Forestus*, etc.

Prédisposition et causes.

Cette affection se montre le plus souvent dans la jeunesse et l'âge viril. La mobilité de l'enfant ne lui permettant de prendre des objets que des idées imparfaites et fugitives, le mettant à l'abri des impressions fortes, l'en préserve presque absolument.

Les passions nouvelles qui se déclarent chez le jeune adolescent, à l'occasion du développement des organes génitaux, peuvent s'exercer sur lui avec tant d'empire, qu'elles le rendent hypochondriaque.

L'hypochondrie doit se manifester plus souvent encore dans l'âge

adulte, qui est l'époque des impressions vives et durables; des passions orageuses.

La sensibilité, la force des passions et de l'imagination, qui diminuent progressivement avec l'âge, rendent le vieillard moins exposé à cette maladie.

Celle-ci attaque plus souvent les hommes que les femmes, qui y mettent obstacle par la mobilité de leurs sensations et de leurs désirs. Cependant leur extrême susceptibilité, leur vie sédentaire, l'empire d'influences étrangères à l'homme sous lesquelles elles vivent, tout cela, dis-je, ne peut-il pas former chez elles autant de causes prédisposantes? L'amour, qui chez elles est si actif, la religion qu'elles portent à l'excès lorsque les passions amoureuses ne les occupent pas exclusivement, la jalousie, la crainte, n'agissent-elles pas plus énergiquement sur les femmes que sur les hommes, principalement lorsqu'elles ont atteint l'âge de retour?

Les individus dont les viscères abdominaux jouissent naturellement ou accidentellement d'une vitalité particulière, quelle qu'en soit la cause; ceux du tempérament mélancolique des anciens, ou bilioso-nerveux de M. *Hallé*, sont plus exposés que ceux d'un tempérament sanguin et athlétique à l'hypochondrie. Par la même raison, les personnes qui exercent beaucoup leurs muscles en plein air, comme les laboureurs, etc., y seront moins sujettes que les artisans casaniers et les hommes qui cultivent les arts.

Causes. Les *causes* de cette affection sont, comme toutes celles des autres maladies, *prédisposantes* ou *éloignées*, *efficientes* ou *excitantes*; mais, comme elles se confondent le plus souvent entre elles, quand elles ne sont pas les mêmes, je les rapporterai toutes aux *circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *gesta*, *excreta* et *percepta*.

1.° Parmi les *circumfusa* on rencontre l'air chaud, une exposition méridionale, un sol aride, des vents brûlans, l'action prolongée des rayons solaires, l'impression du froid, des odeurs désagréables, fétides, irritantes; les émanations marécageuses et

méphytiques. *Hoffmann* dit du froid : *Ipse aër, frigidus maximè, insignem hoc in casu obtinet potentiam ; dùm externam corporis superficiem constringendo, humores majori copiâ ad interiora agit ; qui, quò magis cumulantur, eò facilius stagnationem subeunt.* (Cap. 6, *de malo hypochondriaco*, p. 24.)

2.° *Applicata.* Une compression habituelle trop forte, trop continue, exercée sur le ventre et sur la poitrine ; les vêtemens trop étroits par conséquent, ceux trop légers, en exposant à l'impression du froid, peuvent développer l'hypochondrie. Les bains tièdes très-rapprochés, les ablutions fréquentes, l'habitude et l'abus des parfums, concourent, mais bien faiblement, à sa production.

Après avoir examiné les modificateurs qui, par leur impression sur la surface du corps, peuvent développer cette maladie, considérons maintenant ceux qui, portés dans notre intérieur, sont susceptibles des mêmes effets ou résultats.

3.° *Ingesta.* Je signalerai ici l'excès et l'habitude de la bonne chère, des alimens échauffans, tels que les viandes noires ; des assaisonnemens âcres et irritans, comme le poivre, la vanille, la cannelle ; l'abus des liqueurs alcoholiques ou d'autres boissons excitantes ; l'opium, les amers, les fortifians, les toniques, les astringens, les vomitifs, les purgatifs simples et drastiques ; les lavemens irritans, les délayans, les rafraîchissans, tels que la limonade donnée en trop grande quantité ou pendant un long espace de temps ; la pénurie et la mauvaise qualité des vivres.

4.° *Gesta.* La santé, qui dépend de l'équilibre de nos fonctions, pourra encore être troublée, si cet équilibre n'est pas entretenu par le travail modéré du corps, ou que ce travail ne soit pas dirigé convenablement. C'est ainsi que l'excès de fatigue, tant du corps que de l'esprit ; une vie oisive et inoccupée ; le passage de

celle très-active à une manière de vivre trop molle, les veilles excessives, le sommeil trop prolongé, jettent dans l'hypochondrie.

5.° *Excreta.* Le dérangement de nos sécrétions et excrétions peuvent aussi l'occasionner. A cet ordre de causes se rattachent la diminution ou la cessation des flux menstruel, hémorrhoïdal, hémorrhagique habituel et périodique; la suppression de la transpiration, d'une affection maladive quelconque, de la gale, des dartres, d'un ulcère, d'un exutoire. Dans tous ces cas, l'activité vitale, qui constituait l'irritation extérieure, s'est portée ou développée dans l'estomac, et y produit la foule de phénomènes qui constituent cette maladie. Celle-ci peut encore être produite par des déperditions trop considérables de salive, de lait, de sperme, de sang, etc.

On parle aussi beaucoup du passage de l'hypochondrie à l'hystérie, à la manie, à l'épilepsie, et *vice versâ;* nous verrons bientôt ce qu'il en faut penser.

6.° *Percepta.* Une source non moins féconde de l'hypochondrie réside dans les passions et dans les affections pénibles de l'âme, soit qu'elles agissent lentement, soit qu'elles bouleversent tout-à-coup la sensibilité, et jettent dans ce fâcheux état : l'amour contrarié, la jalousie, la colère, l'ennui, la tristesse, la crainte, la frayeur, la peur, le sentiment de l'injustice, l'ambition, l'avarice, l'amour-propre blessé, les revers de fortune, une forte contrariété, le chagrin causé par une maladie ou par la perte d'une personne qui nous est chère, la lecture des livres de médecine pour le vulgaire, mais surtout le spectacle journalier de la souffrance et des hypochondriaques, sont autant de causes qui peuvent être rangées dans cette classe.

L'abus ou le trop grand exercice des facultés de l'entendement produit souvent cette maladie. Les sciences et les arts dont l'étude

demande une attention trop soutenue, des méditations prolongées, ou un long et puissant exercice de l'imagination, tels que la médecine, la musique, la développent par cette raison. Cette influence des facultés intellectuelles est nulle ou très-peu développée chez les sujets qui ne font presque aucun usage de leur cerveau; mais elle se manifeste de la manière la plus déplorable parmi les savans, les littérateurs et les grands artistes; ce qui a fait dire avec raison à *Amatus Lusitanus* que cette maladie, ou toute autre de même nature suit un homme de lettres comme l'ombre suit le corps. Il est même trop remarquable que la plupart des grands hommes qui se sont illustrés par les sublimes productions du génie, tels que les J.-J. Rousseau, les Grétry, ont presque toujours chèrement payé leur gloire immortelle par des souffrances de cette nature.

Tous ces agens que j'ai placés dans les six classes des matériaux de l'hygiène produisent toujours les mêmes effets, qu'ils soient excitans ou débilitans; n'importe que leur action première et directe ait lieu sur un organe interne ou externe, il en résulte comme effet direct et consécutif une surexcitation dans l'estomac, dans l'intestin grêle, et par suite dans le système nerveux général qui donne lieu à cette affection.

Siége et cause prochaine de l'Hypochondrie.

On a successivement placé son siége dans différens organes, dans le cerveau ou dans le système nerveux, dans la veine-porte et autres vaisseaux de l'abdomen, ainsi que dans la plupart des organes que cette cavité renferme, dans le mésentère, dans l'épiploon, dans le pancréas, dans les reins, dans le foie et dans la rate. *Hoffmann* dit, et avec raison, au sujet de son siége dans ce dernier viscère : *Veteres, cùm viderunt sub costis spuriis lateris, sinistris, ubi lienis situs est, sæpiùs percipi tumorem tensivum inflativum, in hoc quoque viscere sedem mali hypochondriaci collo-*

cârunt..... Verùm ut taceam, lienis viscus per structuræ suæ rationem, ad recipiendum tam acutum et lancinatorium sensum, qualis est in hypochondriacis, valdè ineptum existere; docet etiam experientia et cadaverum sectio, in hypochondriacis sæpiùs nullum post mortem inveniri lienis vitium..... Neque verò negandum est, quin nonnunquàm lienis infarctus subesse possit, à quo tamen nec dolorem acutum, nec ipsam morbi sedem derivare licet (Fredericus Hoffmann, *op. citat.*, cap. 6, §. 7.)

Je suis encore de l'avis de cet illustre auteur, qui le place dans les premières voies, mais particulièrement dans l'estomac et dans les intestins. *Est illa (passio hypochondriaca) si realem spectemus ideam, affectus primarum viarum nominatim ventriculi, ac intestinorum.* (§. 1.) Plus loin il ajoute : *Ut igitur nostram de sede morbi hypochondriaci sententiam aperiamus, hanc in canale illo alimentari membranaceo, ac valdè nervoso, qui ventriculum ac intestinorum volumen constituit, collocandam esse, censemus.* (§. 9.)

On a beaucoup varié aussi sur la cause prochaine ou immédiate de cette maladie; chaque auteur en a fait une particulière. C'est ainsi qu'*Hippocrate*, *Galien* et *Arétée* l'attribuaient à l'atrabile; *Hygmore*, à la faiblesse de l'estomac; *Sydenham* à l'irrégularité des esprits animaux, *spirituum ataxia (in epist. ad Guillelm. Cole,* tom. 1.); *Boerhaave* à une matière tenace engorgeant la rate; *Hoffmann* au mouvement péristaltique des intestins renversés: *Motus nervorum spasmodico-flatulentus ab inverso ac perverso motu intestinorum peristaltico* (*Opus citat.*, sect. 1, cap. 5 et 6.); *Raulin* à l'irritabilité des nerfs, et en même temps à l'obstruction particulière de chaque viscère de l'abdomen. (Traité des affections vaporeuses du sexe.) Il est bien évident que tous avec *Pomme* (Traité des affections vaporeuses des deux sexes), qui l'attribue à la tension et au racornissement des nerfs de l'estomac, n'ont décrit qu'un effet à la place de cette cause, qui est l'irritation.

Citerai-je l'opinion des modernes qui placent la cause immédiate de l'hypochondrie, non dans l'altération du tissu nerveux

lui-même, mais bien dans une affection des propriétés vitales des nerfs de la nutrition; je leur demanderai alors ce que c'est que des propriétés vitales indépendantes des organes en qui et par qui seulement elles existent et se conçoivent. Encore moins ferai-je mention de la prétendue faiblesse d'estomac; car comment la faiblesse, qui n'est autre chose que la diminution des propriétés vitales, pourrait-elle occasionner la douleur et autres symptômes d'excitation rapportés à l'hypochondrie, c'est-à-dire l'augmentation de la sensibilité, qui est elle-même la première de ces propriétés?

J'ai déjà émis mon opinion relativement au siége de cette affection, que j'assure être dans l'estomac et dans l'intestin grêle; vérité incontestable, dont il n'est pas permis de douter, si l'on se rappelle l'énumération des causes, et pour peu que l'on fasse attention à leur influence sur ces organes, qui sont toujours les premiers mis en jeu, comme nous allons le voir en parcourant le groupe des symptômes par lesquelles elle s'annonce et se fait reconnaître. Si j'ajoute que les altérations organiques, quand les malades ont succombé, se rencontrent constamment dans ces mêmes parties, quoique pouvant exister aussi ailleurs, mais jamais que consécutivement: j'aurai prouvé, je crois, de la manière la plus péremptoire que c'est là qu'existe véritablement le siége de cette maladie.

Quant à sa cause immédiate, je dirai qu'elle réside dans une irritation ou augmentation d'action vitale de la membrane muqueuse gastro-intestinale; que cette irritation, étant produite par les mêmes agens que la gastro-entérite chronique, présentant les mêmes symptômes locaux, et offrant après la mort les mêmes altérations qu'elle, me paraît par conséquent devoir être considérée comme étant de la même nature, c'est-à-dire de celle inflammatoire. Je sais qu'on prétend que la sensibilité augmentée des nerfs de cette membrane, communiquée ensuite au système nerveux général, suffit pour rendre compte des divers symptômes qu'éprouvent les hypochondriaques, sans qu'il soit besoin d'admettre l'irritation des vaisseaux sanguins; mais j'ajouterai que la sensibilité de ces nerfs

et de cette membrane est relative à l'abondance du sang et au développement des vaisseaux qui les accompagnent ou entrent dans leur formation; que l'irritation provoque l'affluence du sang artériel, et que celui-ci détermine la susceptibilité de ces nerfs, qui est d'autant moindre que le sang est plus rare; qu'enfin le passage si facile de cette affection à la gastro-entérite aiguë renforcent singulièrement mon opinion, et semblent même la mettre hors de doute.

Symptômes.

L'énumération en est aussi vague qu'elle est étendue. *Sydenham*, qui a confondu cette maladie avec l'hystérie, s'exprime en ces termes : *Dies me deficeret, si omnia quæ affectus hystericos gravant symptomata enumerare velim; tam diversâ atque ab invicem contrariâ specie variantia, quàm nec Proteus lusit unquàm, nec coloratus spectatur chamæleon.* (*Op. citat.*, tom. 1, p. 412.) *Frédéric Hoffmann* est aussi de cet avis : *Hujus aggressuri historiam, præmonendum duximus, quod nulla corporis pars sit, nulla functio, quæ in hoc longissimo morbo non lædatur, ac præter naturam; et symptomata tam gravia, tamque plurima sint, ut vix cuncta recenseri queant.* (*Opus cit.*, cap. 6, §. II.)

Je les divise en *symptômes locaux* ou *propres à l'irritation gastrique*, et en *symptômes sympathiques* ou *généraux; dépendans de cette irritation.*

Si l'on me demande d'où vient cette influence extraordinaire, cette sorte d'empire que l'estomac exerce dans cette affection sur toute l'économie, mais principalement sur le système nerveux, et si elle est bien prouvée; je répondrai qu'elle tient, chez les individus atteints de ce mal, à leur exquise sensibilité, et à cette disposition particulière que la grossièreté de notre tact, de nos organes, ne nous permet pas de saisir, et que les anciens ont nommée *idiosyncrasie.* J'ajouterai que, si l'on réfléchit que cet organe est vivifié par une très-grande quantité de vaisseaux et de nerfs, que ses sympathies avec tous les autres systèmes sont vues et appréciées dans

mille circonstances, tant dans l'état de santé que dans l'état de maladie, ces phénomènes n'auront plus de quoi surprendre; ils devront au contraire porter dans l'esprit la plus intime conviction.

Symptômes locaux. Ils se développent en général lentement. Le malade éprouve d'abord de la gêne dans la région épigastrique, un sentiment de tension plus ou moins pénible et un gonflement considérable dans cette partie et dans les hypochondres, avec des borborygmes, des gargouillemens plus ou moins incommodes, des palpitations, des douleurs sourdes ou lancinantes; la chaleur y est aussi augmentée. L'appétit diminue, devient nul ou très-bizarre; d'autres fois la voracité et l'inappétence se succèdent; quelques malades conservent leur appétit, mais quand les alimens sont arrivés dans l'estomac, ils augmentent la gêne et les douleurs; ils produisent tantot le pyrosis ou fer chaud, tantôt la cardialgie ou douleur aiguë de la partie supérieure de l'estomac, la gastrodynie ou douleur sourde du même organe, et la gastralgie ou sa colique. Des flatuosités gastriques, des rots ou éructations, des rapports acides se développent et se dégagent immédiatement après l'ingestion des substances alimentaires, tant que dure leur digestion, toujours difficile alors, excepté dans certains cas très-rares: ces phénomènes s'observent même quand l'estomac est vide. Chez l'un il y a des nausées et des vomissemens muqueux; chez l'autre c'est la dépravation de l'appétit, désigné sous le nom de *pica*, lorsqu'il s'exerce sur certains alimens particuliers à l'exclusion des autres, et *malacia* lorsque c'est sur des substances incapables de nourrir, telles que le charbon, la craie, etc., comme cela arrive aux femmes grosses. D'autres fois on remarque une augmentation prodigieuse de la faim, qu'on appelle *boulimie* ou faim canine. Chez quelques-uns il y a hydrophobie; le plus souvent la soif n'est nullement altérée, mais le malade éprouve constamment de si vives douleurs dans l'intérieur de l'estomac, qu'absorbant si énergiquement le *moi*, la faculté pensante, et attirant sur elles toute son attention, l'homme n'est plus capable de penser à

autre chose. Aussi cet infortuné, ne s'occupant que de son état, passe-t-il aux yeux de beaucoup de médecins pour un visionnaire, parce qu'ils ne pensent pas que ces douleurs soient réellement éprouvées et senties par lui, mais qu'elles sont plutôt le produit de son imagination malade ; qu'ensuite ils ne veulent pas se persuader qu'elles puissent être portées à ce haut degré que le malade essaie de leur exprimer, l'estomac continuant à digérer. L'idée que ces médecins se sont faite jusqu'à présent du caractère de cette maladie est donc entièrement fausse, puisqu'ils rejettent dans le délire, un de ses principaux symptômes, celui qui concourt à donner de sa nature une véritable connaissance, et contre lequel la méthode de traitement est dirigée. Ce que j'avance ici contre leur opinion n'est pas non plus imaginaire; l'expérience et l'ouverture des corps confirment mon assertion. Des individus se plaignant d'éprouver ces cruelles douleurs, qu'ils caractérisaient par des comparaisons plus ou moins bizarres, ont en effet fourni après la mort, dans l'examen de leurs cadavres, de quoi les expliquer par les désordres qu'on y a rencontrés, désordres qui consistaient tantôt dans une inflammation chronique de l'estomac, tantôt dans des ulcérations de cet organe, d'autres fois dans un squirrhe qui a varié pour le siége. Les auteurs sont pleins de ces exemples,

Symptômes généraux ou sympathiques. Quoique très-nombreux, ils ne dépendent cependant pas moins tous de la grande influence de l'estomac, influence bien reconnue par *Wepfer*, qui appelait cet organe le *præses systematis nervosi.*

Les hypochondriaques ont un air triste et inquiet, qui indique leur état habituel de souffrance. Dans quelques cas, qui ne sont pas très-rares, la physionomie annonce la plus belle santé; de sorte qu'on est peu porté à croire le fidèle récit qu'ils font de leurs maux. Chez certains, on rencontre avec des vertiges une céphalalgie plus ou moins opiniâtre, occupant un siége variable; une sensibilité extrême du cuir chevelu, qui ne permet pas de toucher à leurs cheveux sans

leur causer de la douleur. Chez d'autres, il existe un trouble plus ou moins prononcé des organes des sens, marqué par leur état obtus ou par leur excessive sensibilité; les yeux sont affectés d'une manière désagréable par l'impression de la lumière la plus douce, ou ils sont insensibles à l'éclat de la plus brillante; les oreilles rendent des sifflemens, des tintemens ou d'autres sensations plus ou moins bizarres; d'autres fois l'ouïe est dure; l'odorat, le goût et le toucher sont également altérés : c'est ainsi que des individus ont cru voir et entendre par toute la surface de leur corps, ou seulement par une de ses régions, et que les sens ont paru déplacés de leur siége naturel. Ces malades ont le moral très-impressionnable; ils éprouvent des inquiétudes, de la crainte, de l'ennui, de la tristesse, des anxiétés, la défiance la plus ombrageuse, du découragement, des terreurs paniques pour les causes les plus légères, ou même sans cause; les choses les plus simples, les plus ordinaires, sont pour eux des phénomènes nouveaux et singuliers, qui semblent préparés exprès pour les tourmenter et leur nuire. Ils frissonnent de douleur et d'effroi au seul contact du froid, du chaud, de la pluie, du vent; un rien les saisit, le silence les épouvante, la moindre descente leur paraît un précipice; ils se refusent à tout mouvement, fuient la société et recherchent la solitude. Leur caractère change; de braves qu'ils étaient, ils deviennent timides, pusillanimes; tous sont défians, soupçonneux, gémissent sur leur situation, et sont en garde contre ce qu'on leur en dit : ne pouvant la comprendre, ils désespèrent de la voir finir; de là les idées les plus lugubres, les pressentimens les plus fâcheux; ils cherchent à connaître la composition et l'arrangement de leur machine, et à étudier les causes de son dérangement. Ils ne savent en quel médecin ils doivent placer leur confiance, craignant que, quelque instruit qu'il soit, leur maladie nouvelle et extraordinaire, à ce qu'il leur semble, ne puisse être approfondie par lui. Aussi les voit-on consulter indistinctement, et avec la même bonne foi, le médecin, le praticien habile, les commères, enfin toutes les personnes qu'ils trouvent disposées à entendre avec complaisance le

long récit de leurs maux, qu'ils aiment beaucoup à faire. Leur attention étant concentrée tout entière sur leur maladie, ils ne peuvent l'en détourner ni la porter sur d'autres objets qui lui soient étrangers; ils emploient toutes leurs facultés, toute leur intelligence à se fortifier dans la connaissance de leur situation : on n'imagine pas toute la force, toute la subtilité de leur raisonnement pour justifier leurs préventions, leurs inquiétudes, leurs craintes; il faut beaucoup d'adresse et de peine pour venir à bout de les persuader, tant ils opposent d'opiniâtreté et de résistance; quelquefois cependant ils sont très-crédules, et le plus léger effort suffit pour les amener à une opinion contraire, pourvu qu'elle ait le plus petit rapport avec leur état.

Leurs affections conservent non-seulement leur énergie dans certains cas, mais elles sont quelquefois portées à l'exaltation, quoiqu'ils s'en défendent.

Parmi les facultés intellectuelles, la mémoire et le jugement diminuent de vigueur.

Les hypochondriaques dorment peu; l'inquiétude et la crainte les tiennent éveillés; quand ils dorment, leur sommeil est troublé par des rêves plus ou moins pénibles et sinistres, qui leur représentent leur maladie, objet de leur tristesse. Souvent, après avoir bien dormi ils sont plus souffrans et plus inquiets; quelques-uns soupirent après la fin de la journée, et sont très-bien à l'approche de la nuit; les inquiétudes des autres augmentent à cette heure.

Leur bouche est pâteuse ou amère à leur réveil, la salive et les mucosités que la bouche renferme augmentent de quantité, deviennent visqueuses, parfois acides; l'haleine est altérée chez les uns, surtout après le repas; parfois il existe un sentiment douloureux de constriction au larynx, au pharynx, et la déglutition est gênée; d'autres fois il y a un resserrement spasmodique de la poitrine; la respiration est difficile, lente et laborieuse; il survient des soupirs et des sanglots, du hoquet et des bâillemens, une toux

sèche et quinteuse après le repas, avec des menaces de suffocation. Le cœur ne reste pas étranger à tout ce désordre; il éprouve des palpitations précipitées et tumultueuses; le pouls est variable pour la force et la fréquence. J'ai vu à l'hôpital de la Charité, chez un homme devenu hypochondriaque par la perte de tous ses biens, ce spasme s'étendre bientôt à tous les muscles soumis à la volonté, les membres, le tronc, la tête être agitée de mouvemens convulsifs variés, tétaniques; il se tordait les membres, grinçait les dents, et cependant il voyait, entendait, etc.

Ces malades sont le plus souvent habituellement constipés; quelques-uns ont des coliques vagues, et la diarrhée alternant ou non avec la constipation.

Sydenham et *Hoffmann* regardent comme un des signes essentiels de cette affection le flux abondant et subit d'une urine incolore, limpide; mais ce signe, qui appartient à beaucoup d'autres maladies, manque le plus souvent, l'urine coulant comme à l'ordinaire. Le diabétes et la suppression d'urine sont des accidens rares.

La transpiration cutanée est supprimée ou augmentée, souvent partielle, froide ou chaude; il y a de la sècheresse et de la chaleur à la peau, entremêlée de frissons fugaces, moindre ou plus élevée que dans l'état de santé, inégalement répartie, et alternativement augmentée ou diminuée.

Les malades éprouvent dans les membres des saccades, des crampes, des contractions musculaires, des engourdissemens, des horripilations, etc.; d'autres fois ces membres sont froids.

Je n'en finirais pas si je voulais décrire scrupuleusement la multiplicité des symptômes offerts par les hypochondriaques; c'est pourquoi je m'arrêterai ici, faisant toutefois remarquer en même temps qu'un seul malade ne présente jamais l'ensemble de ces symptômes qui ont été déduits d'un très-grand nombre d'observations.

Marche.

La durée de cette maladie est surbordonnée aux constitutions individuelles, au degré et aux causes d'irritation; c'est en vain qu'on voudrait lui assigner des périodes et une marche déterminée.

Terminaison.

1.° L'hypochondrie peut se dissiper et la santé se rétablir complètement, mais elle laisse presque toujours dans les organes où elle réside une sensibilité exagérée, qui les dispose singulièrement à la récidive. Cette terminaison peut avoir lieu spontanément ou par les moyens de l'art: alors les symptômes diminuent graduellement, et finissent par disparaître; ce qui constitue la résolution: ou plus souvent encore on observe une crise ou une métastase; ce qui indique toujours le transport de l'irritation d'un lieu à un autre. Dans ce dernier cas, les phénomènes secondaires consistent ou dans un rétablissement brusque des sécrétions plus ou moins suspendues, ou dans une hémorrhagie, ou dans l'apparition d'une phlegmasie.

2.° Elle peut se convertir en d'autres maladies.

3.° Elle peut déterminer l'épuisement et la mort de douleur.

Le rétablissement de la transpiration cutanée, de la sueur, terminent quelquefois l'hypochondrie. Le vomissement de matières muqueuses, noires ou jaunes, et les évacuations intestinales, sont critiques dans un assez grand nombre de cas.

Le retour des hémorrhoïdes, des règles ou de toute autre évacuation sanguine habituelle, la jugent très-souvent aussi. Les hémorrhagies utérines, l'hémoptysie, l'hématémèse et l'hématurie, l'ont aussi jugée. On peut en dire autant de l'augmentation des sécrétions des diverses muqueuses, et de l'apparition des dartres, des furoncles, etc.

Une fièvre continue ou intermittente, certaines autres phlegmasies, en changeant le mode d'irritation de la membrane muqueuse gastro-intestinale, ou en la déplaçant, terminent quelquefois l'hypochondrie.

Celle-ci peut se compliquer avec l'hystérie, l'épilepsie, les diverses espèces de folie, la gastro-entérite chronique, ou bien leur succéder, et *vice versâ*. Je pense qu'on se rendra facilement raison de ces complications et de ces transformations, si l'on réfléchit que l'hystérie ne diffère de l'hypochondrie que par le siége de sa cause prochaine, et que les autres maladies ne diffèrent le plus souvent entre elles que par la manière dont l'irritation est perçue dans diverses circonstances par les mêmes individus.

L'hypochondrie peut, par sa longue durée, occasionner l'irritation des vaisseaux lymphatiques, et par conséquent l'altération des tissus de l'estomac et de l'intestin grêle, leurs dégénérescences squirrheuses, tuberculeusses, lardacées, etc. Cette irritation des vaisseaux blancs, ou sub inflammation, peut même prendre un caractère beaucoup plus désorganisateur, en s'associant à l'irritation sanguine, ou en la développant, et passer ainsi à l'état de cancer.

Il n'est pas de mon objet d'énumérer ici les signes qui pourraient faire reconnaître ces désorganisations sur le vivant : je dirai seulement qu'elles varient dans leur siége précis, dans leur aspect, et qu'elles peuvent s'étendre aux parties voisines, au foie, à la rate, etc.

Quand le malade est mort de douleur, comme dans la troisième espèce de terminaison, l'examen des cadavres laisse voir la membrane muqueuse gastro-intestinale d'une couleur brune, avec ou sans de petites ulcérations.

Prognostic.

Il est généralement favorable et encourageant: *Et licet talium hominum morbi primo aspectu perniciosi et incurabiles videantur, sanari*

tamen solent, facilè non quidem per nimiam remediorum copiam, sed aut per grata amicorum colloquia, aut per honesta ruris oblectamenta et equitationes frequentes, aut tandem per vivendi normam à sagaci medico institutam. (Baglivi.)

Si cependant, malgré le traitement le plus rationnel, les symptômes restent dans un état stationnaire, qu'ils s'accroissent même progressivement, et que l'amaigrissement, des frissons irréguliers, ou un mouvement fébrile, soit continu, soit intermittent, surviennent, il devra nécessairement être fâcheux. Je sais bien qu'il variera un peu, suivant que la maladie sera ancienne ou récente, le sujet jeune et vigoureux, ou vieux et débile, la cause connue ou inappréciée, la nature des affections morales, etc.; mais je crois avoir posé les bases sur lesquelles on peut l'asseoir avec certitude.

Traitement.

J'ai rangé dans les six classes des matériaux de l'hygiène les causes qui peuvent produire l'hypochondrie : j'en userai de même pour les moyens propres à la combattre; je ferai remarquer auparavant qu'ils ne doivent pas être puisés seulement dans les médicamens, mais bien dans le régime, et souvent dans la médecine morale, qui cherche dans le cœur ces premières causes du mal, qui plaint, qui console, qui partage les souffrances, et qui réveille l'espérance.

1.° *Circumfusa.* Les modificateurs que renferme cette classe sont d'une très-grande importance dans cette maladie. Ainsi un climat sec et tempéré, un beau ciel, une température douce, un site agréable et varié, conviennent parfaitement aux hypochondriaques.

Aussi a-t-on remarqué que les Anglais qui en sont tourmentés guérissent en venant habiter le midi de notre belle France, où ils sont envoyés par leurs médecins, qui les préservent ainsi de l'air épais et brumeux de leur pays.

C'est sans doute aussi par cette raison que le printemps est la

saison la plus favorable à ceux atteints de ce mal, et que l'exposition de leur habitation au sud dans les pays froids, à l'est ou à l'ouest dans les températures élevées, leur est avantageuse.

2.° *Applicata.* Les vêtemens qu'ils comprennent doivent être chauds en hiver. Les tissus de laine, conservant mieux la chaleur du corps, par leur propriété isolante ; ceux de flanelle surtout, qui réunissent à ce premier avantage ceux d'exciter la peau et d'absorber la matière de la transpiration, paraissent devoir mériter la préférence.

L'eau a été employée de toutes les manières et à toutes les températures, en bain, en affusions et en douches.

Les bains généraux ont été conseillés par *Hippocrate*, et après lui par *Sanctorius*, *Celse*, *Galien*, *Arétée*, *Cœlius Aurélianus*, *Alexandre de Tralles*, *Baglivi*, etc. Le bain tiède de 20° à 23° *Réaumur* est relâchant, calmant, convient aux personnes nerveuses, et est préférable à tout autre. Cependant il est vrai de dire qu'il ne peut être pris sans inconvénient par certains individus chez lesquels il détermine l'expansion des fluides et la menace d'une congestion cérébrale ; il augmente aussi leurs maux d'estomac : mais ce n'est, dans tous ces cas, que lorsque l'eau est parvenue à la hauteur de cet organe qu'il produit ces fâcheux effets. On doit alors se borner à l'administration des demi-bains et des pédiluves.

Le bain froid ne convient qu'aux sujets jeunes, forts, robustes, et dans le cas où l'hypochondrie est produite par l'onanisme. Le bain chaud est, je crois, le plus souvent nuisible. J'en dirai autant des bains d'immersion et de surprise, qui ne sont applicables que dans les circonstances indiquées plus spécialement pour le bain froid. La frayeur est ce qui rend le bain de surprise efficace.

Les affusions d'eau froide ont réussi dans quelques cas ; mais combien leur administration exige d'habitude, d'expérience et de circonspection pour être avantageuse !

Les douches d'eau froide, qui consistent à verser de l'eau sur la

région épigastrique, ont été quelquefois utiles. Je ne dirai rien de leur mode d'administration, j'observerai seulement qu'elles agissent par l'action du froid et par la percussion, en refoulant les liquides vers l'intérieur, et en changeant le mode de sensibilité des viscères malades. On devra se garder de les prescrire immédiatement après les repas.

Les applications de liquides froids sur cette même région, la glace, l'oxycrat, l'eau, ont souvent réussi, quand surtout le malade avait les pieds plongés dans l'eau tiède ou chaude. Ces pédiluves, qui sont de vrais révulsifs, peuvent être rendus irritans par l'addition de la moutarde, du muriate de soude, d'ammoniaque.

Les fomentations émollientes employées localement et au commencement de l'hypochondrie, concourent pour beaucoup à sa guérison.

Les clystères faits avec des substances grasses, mucilagineuses, de l'huile, de la décoction de racines de guimauve ou de semences de lin, avec de l'eau froide ou de l'oxycrat, réclament aussi leur part dans le traitement.

Lorsque l'hypochondrie est due au déplacement d'une irritation cutanée dartreuse, psorique, les vésicatoires, les sinapismes ou tout autre topique stimulant, en la rappelant en son lieu, procureront la guérison. Si ces moyens sont insuffisans pour y parvenir, les exutoires, tels que les moxa, les sétons, les cautères, pourront atteindre le but desiré.

3.° *Ingesta.* Les alimens irritans, salés, épicés, grossiers, et de difficile digestion, que nous avons regardés comme des causes fréquentes de cette maladie, devront être proscrits avant tout. Il en sera de même du vin ou de toute autre boisson excitante. On devra conseiller à ces malades les légumes herbacés, les fruits bien mûrs, surtout ceux mucilagineux, acides et sucrés : tels sont les cerises, les prunes, principalement la reine-claude, l'abricot, la pêche, l'orange, le citron et le limon, la gre-

nade, les diverses espèces de groseilles, les poires et les pommes, les mûres, les figues, les fraises et les framboises, les fruits des cucurbitacées, le melon, etc. On pourra se servir aussi de la gelée de plusieurs de ceux que je viens de citer; de celle de pommes, de groseilles, etc. J'observerai que ces alimens, quoique légers, devront être pris en quantité modérée, comme les suivans, dont la base est un mucilage visqueux, mêlé et combiné avec de certaines substances, de l'eau, du sucre, etc., qui diminuent son indigestibilité. L'épinard, l'asperge, les salsifis, les topinambours, le réceptacle des fleurs de l'artichaut, la betterave, la carotte, le panais, sont des alimens qui, quand ils sont cuits, passent promptement et sont fort adoucissans. La laitue, l'endive, la scarole et la chicorée étiolées, sont aussi de ce nombre.

Hippocrate défend le lait aux hypochondriaques. Il est en effet des personnes qui ne le digèrent que très-difficilement, et pour lesquelles il est tout aussi excitant que le vin; elles devront donc s'en abstenir. Il sera pour celles qui le supportent facilement un aliment tout à la fois agréable et avantageux.

Quant aux substances animales, il faut les défendre, excepté les viandes blanches tirées des jeunes animaux, des jeunes volailles, qui pourront être permises avec beaucoup de ménagement quand le malade commencera à mieux se porter.

Les boissons seront aqueuses, mucilagineuses, ou légèrement acidules, telles que l'eau de gomme arabique, la limonade, etc. Celle-ci nuit à de certains estomacs qui devront n'en point faire usage.

Ces boissons formeront seules la nourriture du malade dans les premiers jours, si surtout il est jeune et vigoureux. Ce n'est qu'au bout de quelque temps, lorsque les accidens auront diminué, qu'on pourra passer, mais avec une extrême réserve, à l'usage des alimens précités.

Si l'hypochondrie est causée ou entretenue par une alimentation insuffisante, le remède est connu.

Je me garderai bien d'avoir recours à tous ces médicamens excitans nommés *toniques*, *corroborans*, *fortifians*, *diffusibles*, *stomachiques*, aux amers, aux sirops et vins amers, aux évacuans, aux eaux minérales, aux absorbans; et à ces remèdes antispasmodiques, tels que l'éther, la liqueur d'*Hoffmann*, le camphre, la teinture de castoréum, l'assa-fœtida, le safran, l'huile de succin, l'extrait de valériane, la poudre tempérante de *Stahl*, celle de *Carignan*; les oxydes de zinc, de bismuth, et à une infinité d'autres de cette espèce, non moins incendiaires, qui encombrent les boutiques des apothicaires. *Hoffmann*, qui a si bien et si souvent observé l'hypochondrie, énonce dans le passage suivant le peu de confiance qu'il a dans les médicamens. *Profectò ex fonte pharmaceutico paucissima sunt quæ levamen nostro morbo afferunt, et fortiora, generosa, et quæ dicunt heroïca planè veneni instar se gerunt.* (*Op. cit.*) On pourra seulement, lorsqu'il y a un excès de sensibilité ou de l'insomnie, ajouter un narcotique, l'opium gommeux, le laudanum, dans une potion gommeuse.

4.° *Gesta.* L'exercice, distingué en *actif* et en *passif*, en excitant l'appétit, la digestion, la circulation, la nutrition, les sécrétions et excrétions, donne de la force à nos organes, récrée, réjouit l'esprit, et rétablit l'équilibre de la santé chez les hypochondriaques.

La marche, les promenades et voyages à pied, la chasse, la course, la danse, certaines occupations mécaniques, telles que la culture des terres, les soins du jardinage et les jeux, comme le billard, la paume, la balle, le ballon, etc., appartiennent à la première espèce d'exercice. L'équitation, l'usage des voitures rentrent dans la seconde.

La marche et les promenades à pied, qui sont à la portée de tout le monde, outre les avantages que je viens de signaler, ont encore ceux de placer le corps en plein champ, autour d'un bois, dans un air pur, salubre, sans cesse renouvelé, qui exerce sur

tout le système animal une influence vivifiante. De plus, la diversité d'objets agréables que ces promenades font passer sous les yeux des hypochondriaques, les distraira agréablement, si surtout ils sont accompagnés de quelques amis. Les promenades sur l'eau ont à peu près les mêmes résultats.

La chasse et les travaux du jardinage procurent à ces malades une foule d'autres jouissances, et leur conviennent sous le double rapport de l'exercice et de la distraction.

Sydenham recommande l'équitation, et la regarde comme un moyen très-efficace dans l'hypochondrie. Il rapporte même un exemple de guérison qu'il obtint par ce seul exercice, tous les autres remèdes ayant échoué. *Nostrorum quidem in sacris antistes, vir prudentiâ atque eruditione celeberrimus, postquàm diù studiis intemperantiùs incubuerat,* etc. (Op. et dissert. cit., p. 426). La facilité de son emploi, l'attention légère qu'elle demande, les ébranlemens réitérés qu'elle communique au corps, la facilité de jouir des beautés de la campagne, la rendent singulièrement utile, surtout quand le malade est faible, et qu'il ne peut aller à pied. L'allure du cheval sera proportionnée à son état; mais si le mauvais temps ne lui permet pas cette espèce d'exercice, il se servira d'une voiture, qui agira sur lui à peu près de la même manière que le cheval, suivant qu'elle sera ou non suspendue, ou bien il jouera à la balle, au billard, etc.

J'observerai que ces diverses espèces d'exercice conviennent plus particulièrement, et sont même indispensables à ceux dont l'affection reconnaît pour cause la trop grande assiduité à leur profession et occupation sédentaires, au repos trop prolongé, et l'oisiveté.

5.° *Excreta.* Dans cette cinquième classe sont compris les agens capables de rappeler les irritations sécrétoires et excrétoires qui ont formé métastase ou se sont transportées à l'intérieur. Ainsi la transpiration cutanée sera rappelée par les bains tièdes et les vê-

temens chauds, que nous avons signalés à leur article. L'hypochondrie produite par la suppression des règles réclame la saignée du pied, l'application des sangsues à la vulve ou à la partie interne des jambes et des cuisses. On choisit pour cela le temps où les règles avaient coutume de reparaître. Les demi-bains, les pédiluves chauds et irritans, des fumigations aqueuses, ou même aromatiques, aideront aussi à leur première éruption et à leur réapparition. Même traitement pour la suppression du flux hémorrhoïdal.

Les saignées générales et locales ne sont pas seulement utiles dans ces deux cas; elles le sont encore beaucoup quand l'hypochondrie a pour cause l'omission d'une saignée habituelle, la suppression d'une épistaxis. Les sangsues appliquées à l'épigastre conviennent même toujours, à moins que les individus ne soient par trop débiles, ou qu'elles n'augmentent la congestion sanguine locale; ce qui arrive quelquefois. *Georgius Glacius*, disciple de *Stahl*, les a beaucoup louées : *Minimè reticenda utilitas hirudinum in hoc affectu.* Leur nombre et celui de leurs applications seront proportionnés à l'âge du malade et à l'état de ses forces. On lui rendra encore la santé en rétablissant chez lui les exutoires, dont la suppression l'a mis dans cet état.

L'évacuation du sperme a guéri cette maladie quand l'excès de continence l'avait produite; ce qui est assez rare.

6.° *Percepta.* J'ai déjà parlé de l'influence avantageuse des affections morales sur la solution de l'hypochondrie. En effet, pourquoi la leur refuser dans ce cas, quand on leur en acorde une si puissante sur la production de toutes les maladies, et surtout de celle-ci? Il ne me reste donc maintenant qu'à développer ce sujet.

Je dirai en premier lieu que ces affections morales vives, par les secousses, les ébranlemens et les révolutions violentes qu'elles occasionnent dans l'économie, parviennent quelquefois à rétablir la santé. C'est ainsi qu'ont agi une vive frayeur, un violent chagrin, une joie imprévue, un succès inespéré, et qu'ils ont terminé cette

maladie réputée incurable. Je ferai observer que l'art de diriger ces moyens n'est pas facile, qu'il exige de l'adresse dans l'esprit, une connaissance parfaite des états divers dans lesquels se trouvent les organes, et de ceux dans lesquels ils peuvent passer. On sera surpris sans doute de voir les mêmes moyens causer la maladie et la guérir. Il en est cependant ainsi; mais les circonstances ne sont plus les mêmes, et les résultats varient également. Les effets secondaires de ce genre de moyens sont-ils assez constans pour qu'on puisse y recourir avec certitude, et sont-ils toujours assez avantageux pour qu'on puisse chercher à les déterminer sans crainte?

Le plus souvent on cherchera, comme dans ces cas, à distraire l'attention de l'hypochondriaque de sa santé, qui est sa passion dominante, son idée mère, et on la fixera sur des objets nouveaux, mais par des impressions plus douces. Il faudra toujours remonter à la source de cette passion, et quand elle existe dans une affection morale triste, la rompre entièrement s'il y a lieu; car c'est surtout quand le mal succède à l'influence d'une semblable cause que le traitement moral est applicable.

Les moyens et les ressources dont l'ensemble compose ce traitement moral seront fournis au médecin par les circonstances, qui le mettront d'ailleurs sur la voie de la guérison.

Si la cause existe dans le chagrin, le médecin cherchera par tous les moyens possibles à gagner la confiance du malade; il partagera sa douleur, et fera valoir, en un mot, avec adresse et ménagement les moindres sujets de consolation d'après une connaissance parfaite de la culture et de l'étendue de son esprit, de son caractère et de ses habitudes. Il l'arrachera par là à la passion qui maîtrise sa pensée. S'il lui conseille ensuite les promenades et les jeux dont nous avons parlé, les voyages avec ses amis, la société des personnes gaies, le commerce des femmes, où l'homme perd son caractère farouche (dit M. *Le Camus*, dans son ouvrage sur la Médecine de l'esprit); s'il ajoute à cela les lectures amusantes, la vue d'une belle campagne, la musique, les spectacles, il pourra guérir.

Je ne m'étendrai pas ici sur les résultats surprenans et avantageux de la musique, qui sont assez connus par ceux de la lyre de Tymothée sur Alexandre, de la harpe de David sur Saül. Je dirai seulement avec Grétry, qui en avait observé les effets sur lui-même, qu'elle agit sur le physique par de légères secousses et en excitant la circulation ; sur le moral par de douces impressions et des souvenirs agréables.

On éloignera le malade des autres hypochondriaques, si leur fréquentation est la cause de son état.

La nostalgie est-elle la cause de l'hypochondrie, quels effets ne produira pas sur le moribond qui en est affecté l'espoir certain de revoir promptement ses foyers, ses parens et ses amis, de respirer son air natal !

Si l'amour malheureux est la passion dominante de l'hypochondriaque, la possession de l'objet aimé est souvent le seul moyen qui puisse soulager et guérir : *Amore medico sanatur amor.* Je ne rapporterai pas ce beau trait du médecin *Erasistrate*, qui guérit Antiochus en déterminant Séleucus son père à lui céder sa femme Stratonice ; il est trop connu. Je passerai également sous silence un autre exemple de guérison obtenue par le même moyen, et dont j'ai été témoin.

Certains médecins, à défaut de cette ressource, n'ont pas craint de renvoyer aux conseils donnés par Ovide de contracter de nouveaux liens.

> ..... *Binas habeatis amicas,*
> *Alterius vires subtrahit alter amor.* (Remedia Amoris.)

Que l'hypochondrie se déclare encore sous l'influence d'autres affections pénibles de l'âme, les remèdes sont toujours les mêmes, les circonstances fourniront d'ailleurs au médecin les indications curatives.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Ὁκόταν δὲ ἀκμάζῃ τὸ νόσημα, τότε καὶ τῇ λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι. (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, ἀφορ. ή.)

Β'.

Κόπροι αὐτόματοι φράζουσι νόσους. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. έ.)

Γ'.

Τὰ ἐν πολλῷ χρόνῳ λεπτυνόμενα ζώματα νωθρῶς ἐπανατρέφειν δεῖ· τὰ δὲ ἐν ὀλίγῳ, ὀλίγως. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. ζ'.)

Δ'.

Δύο πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἕτερον. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. μς'.)

Ε'.

Καὶ ὅκου ἔνι τῷ σώματος θερμὸν, ἢ ψυχρὸν, ἐνταῦθα ἡ νοῦσος. (ΤΜΗΜΑ ΤΕΤΑΡΤΟΝ, ἀφορ. λθ'.)

Ζ'.

Τοῖσι μελαγχολικοῖσι, καὶ τοῖσι νεφριτικοῖσιν, αἱμορροΐδες ἐπιγινόμεναι, ἀγαθόν. (ΤΜΗΜΑ ΕΚΤΟΝ, ἀφορ. ια'.)

Η'.

Ὁκόσοισι περὶ τὸ ὑποχόνδριον πόνοι γίνονται ἄτερ φλεγμονῆς, τουτέοισι πυρετὸς ἐπιγενοίμενος λύει τὸν πόνον. (ΤΜΗΜΑ ΕΚΤΟΝ, ἀφορ. μ'.)